

l'inspirateur du polythéisme, était adoré. La puissance politique était sienne autant que la majesté religieuse, et cette puissance n'avait jamais été si infernale par ses vices, si redoutée par sa force, si grande par l'étendue de son empire. L'idolâtrie régnait. Et le Dieu un, intelligent, immatériel, était aussi méconnu que jamais par le plus grand nombre des hommes.

Il nous reste, avant d'aller plus loin et de dire ce qu'étaient les mœurs du monde romain, à expliquer la liaison qui rattachait les mœurs aux doctrines, et les conséquences morales qui devaient sortir d'un tel ordre d'idées dans la philosophie, d'un tel ensemble d'habitudes dans la religion.

CHAPITRE III.

ACTION MORALE DU POLYTHÉISME.

De tant de notions diverses, de tant de formes différentes données au polythéisme, quel résultat pouvait naître dans la vie des hommes?

Les religions politiques de l'antiquité avaient eu pour but moral de vouer l'homme au service de la patrie, d'enseigner les vertus civiques à titre de vertus religieuses, de transformer la piété pour les dieux en dévouement pour la nation. Mais, sous l'empire universel de Rome, qu'était-ce que la nation et la cité? Quel sens pouvaient avoir une re-

ligion et une morale patriotiques? Le monde, écarté de ses voies primitives, laissait s'affaiblir en lui le sentiment de l'hérédité, et Rome elle-même se faisait cosmopolite bien plus qu'elle ne faisait le monde romain.

Les cultes publics, ainsi vidés de leur influence et de leur destination patriotique, gardaient-ils une puissance philosophique, une force de vérité abstraite, une autorité en fait de morale qui pût satisfaire l'intelligence, guider le cœur, et, en purifiant l'homme, maintenir la société?

Ici, il faut comprendre comment Rome, et la Grèce surtout qui avait donné ses leçons à Rome, entendaient ce qu'est une religion. Car les cultes de l'Orient eux-mêmes, quand ils passèrent en Italie, n'y passèrent pas avec le caractère qui leur était propre, avec ce qu'ils pouvaient avoir d'absolu, d'entier, d'exclusif; ils y furent entendus à la grecque.

Or, pour la Grèce, ce que nous appelons une religion, c'est-à-dire un corps de doctrines et de traditions, réalisées par des cérémonies régulières, des devoirs stricts et un enseignement moral, cela n'existait pas. Il y avait des traditions plus ou moins respectées, plus ou moins admises, plus ou moins cohérentes, mais qui ne s'enseignaient pas avec autorité, qu'en une certaine mesure chacun prenait à son gré ou pour de la théologie, ou pour de la fiction poétique, ou pour de la physique voilée sous l'allégorie. La bible de cette religion, ce fut Homère, ce fut Hésiode, ce furent tous les poètes, venant les uns après les autres, avec moins d'autorité chaque fois, ajouter leur fable à ce grenier de fables, et réinventer les dieux chacun à sa guise. Il y avait encore quelques belles notions morales, conservées par les poètes, surtout par les tragiques, inspirations personnelles, écho des mystères, débris de quelque révé-

lation primitive, je ne sais; mais qui, se tenant peu, passaient par le vulgaire sans être entendues et n'étaient souvent prises que pour de la poésie. Les fêtes étaient choses d'art, de luxe et de plaisir; le culte public, chose de politique; le culte privé avec ses mille et une superstitions, affaire de satisfaction et de goût personnel.

L'homme ainsi vivait à son aise avec la divinité. La Grèce l'avait faite accessible, familière; elle l'avait placée au niveau des hommes, sinon au-dessous d'eux. On avait son dieu de prédilection, on lui faisait la grâce d'une adoration toute particulière, on lui gardait les belles hécatombes; les brebis maigres étaient pour d'autres. On le mettait dans la confiance de ses affaires; on lui recommandait ses amours; on lui demandait protection pour son ménage; on le remerciait, on l'aimait; on le punissait, on le grondait parfois; on lui tournait le dos, on laissait désormais vivre ses belles génisses; on brisait sa statue, brûlait sa chapelle. Les imprécations contre les dieux étaient dans toutes les bouches. Après la mort de Germanicus, le peuple romain furieux jetait dans la rue les lares domestiques. Alexandre, dans sa douleur de la mort d'un de ses amis, fit brûler les temples d'Esculape, qui n'avait pas su le guérir¹.

1. Épict., *Enchir.*, 31; in *Fragm.*, apud Arrian., II, 22.—Peintures railleuses des dieux: Jupiter accouchant de Bacchus, etc., par Clésilocheus, élève d'Apelles. (Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 41.) De pareils sujets existent encore. (Winckelmann, t. I, p. 238, 341, 379.)—Germanicus (Tacite, *Ann.*, II, 71), l'empereur Titus (Suet., in *Tito*, 10), Servianus sous Hadrien, meurent en protestant contre l'iniquité des dieux.

Inscript. : PROCOPE MANVS LEVO CONTRA DEVM QVI ME INNOCENTEM SVS-TVLIT. (Je lève la main contre le dieu qui m'a ravie innocente), sur le tombeau d'une femme de vingt ans sur lequel sont figurées des mains levées au ciel. Rome. Orelli 4793. — Et un enfant de cinq ans: « dieux injustes qui m'ont ravi l'existence. »

On lisait sur les murs de Pompeii les quatre mauvais vers suivants, dans lesquels un amant rebuté s'en prend à la déesse Vénus et voudrait lui donner une volée de coups de bâton :

En effet, — eût-on respecté par hasard Jupiter *chasse-mouche*¹? c'est sous ce nom qu'Élis adorait le père des dieux. Cloacina, la déesse des égouts, vénérée dans Rome, valait-elle mieux que les dieux crocodile, ibis, fève et oignon de l'Égypte? Flora et Laurentia avaient été des courtisanes; ce n'est pas un Évhémère, un philosophe incrédule qui le raconte, c'est la foi publique, c'est le catéchisme des pontifes. « Dieux bêtes, dieux poissons, dieux enfants, dieux âgés et qui sont nés sans doute avec des cheveux blancs; dieux mariés et mariés entre frère et sœur; dieux célibataires, qui sans doute n'ont pas trouvé de parti à leur convenance; déesses veuves, comme Foudre et Ravage, auxquelles il ne faut pas s'étonner si les prétendants ont manqué: » voilà comme les philosophes établissent la statistique de l'Olympe. « Mais pourquoi donc, ajoutent-ils, ne naît-il plus de dieux, et quel funeste sort a rendu infconds les hymens célestes²? »

La Grèce avait voilé par la poésie la frivolité de ses fables; Rome avait relevé la puérilité des siennes par le sérieux de la politique; mais, l'intérêt politique de la religion étant tombé ou réduit au seul culte des Césars, la niaiserie restait à nu. Cette religion domestique de Rome avait attaché des milliers de dieux au service de l'homme et de la maison. Varron énumère longuement les dieux qui président aux destinées humaines, depuis Janus, qui nous ouvre les portes de la vie, jusqu'à Nénie, qui chante

Quisquis amat, veniat; Veneri volo frangere costas
Fustibus et lumbos debilitare deæ.
Si potest illa mihi fenerum pertundere pectus,
Quid ego non possim caput deæ frangere!

Orelli 7297.

1. Ζεύς ἀπόμενος. Il avait un autel à Olympie (Pausanias, V, 14.)
2. Pline, *Hist. nat.*, II, 7. Senec., *de Superstit.*, apud August., *de Civil. Dei*, VI, 10.

à nos funérailles. Certains dieux président au vêtement, à la table, à la maison. On en a trois à sa porte : un pour les battants, un autre pour le seuil, le troisième pour les gonds¹. Trois dieux gardent les femmes en couche ; trois déesses nourrissent, font boire et manger l'enfant. Neuf dieux veillent au mariage ; Jugatinus allie les époux, Domiducus conduit l'épouse à la maison, Manturna l'y fait rester ; je n'en dis pas plus, je fais assez comprendre à quel point était prostitué « le nom incommunicable² » de Dieu. Enfin, chaque œuvre domestique avait un dieu valet pour l'accomplir, et saint Augustin, qui n'avait pourtant pas lu Adam Smith, remarque que c'est le principe de la division du travail transporté de l'atelier dans l'Olympe³.

Quand le Dieu des chrétiens vient, comme disent nos Écritures, « retourner le lit du pauvre dans sa maladie⁴, » il y a dans cet abaissement une grandeur de plus, parce que ce Dieu, serviteur de l'infirmes, est en même temps le Dieu qui a créé et qui gouverne le monde. Mais quand il y a un dieu exprès pour chaque fonction servile, même pour chaque chose que l'homme fuit et déteste ; il n'y a plus ni grandeur, ni divinité, ni amour. L'homme ne saurait être respectueux, ni même reconnaissant envers ces dieux nés pour le servir.

Ainsi, le culte public, dépouillé de son but patriotique et de son énergie nationale, inutile et vide de sens, laissait voir à nu sa faiblesse morale et sa nullité philosophique.

1. V. August., *de Civ. Dei*, VI, 1, 9.

2. *Sap.* XIV, 21. V. Aug., *ibid.*, 9.

3. *Id.*, *ibid.*, VII, 4. V. encore IV, 8, 11, 16, 21, 23 ; VI, 8, 9 ; Servius, *ad Georg.*, I, 21. Notre pays est si plein de divinités qu'il est plus aisé de trouver un dieu qu'un homme. Pétrone, 17. — Le peuple des immortels est plus nombreux que celui des hommes. Pline, *Hist. nat.*, II, 7.

4. *Universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus.* (*Psaume XL.*)

Le laisser-aller poétique de la Grèce et sa familiarité d'artiste, la grossièreté populaire et la simplicité puérile des fables romaines, tout cela déshabillait plus complètement la religion, et la rendait plus vide pour l'intelligence, plus insuffisante pour diriger la conduite de l'homme.

Passons maintenant à la dévotion privée. Sous ce nom je comprends, non-seulement les mystères, mais toutes les adorations et tous les rites, publics ou secrets, nationaux ou étrangers, que l'homme observait, non comme citoyen, mais comme homme, pour satisfaire son âme, non pour obéir à la loi. Nous venons de dire ce qu'était la religion païenne et quelle satisfaction elle donnait à l'intelligence ; disons maintenant ce qu'était la dévotion païenne, et quelle satisfaction elle donnait au cœur.

Il ne faut pas chercher dans l'antiquité cette puissance du sentiment religieux, qui est née du christianisme, et que le christianisme a rendue saisissable, même à ses ennemis. Au sentiment religieux du paganisme manquait une des grandes bases du sentiment chrétien, la foi certaine en une vie à venir. Toutes les traditions sans doute témoignaient, quoique imparfaitement, de cette vérité ; les mystères surtout en gardaient la trace¹ ; mais aux temps dont nous parlons, toutes les traditions et même les mystères s'étaient corrompus. Les mythologues parlaient bien du Tartare, châtement de quelques crimes énormes, et de cet Élysée « admiré des Grecs², » mais fort peu envié de qui que ce fût. Rester des siècles entiers couché sur l'herbe ou occupé à fourbir des armes et à panser des che-

1. V. Plutarque, *Consol. ad uxorem*, 9, 10. Cicéron, *de Legibus*, II, 14. *Tusculan.*, I, 13. — Isocrate, *Panegy.*

2. *Quamvis Elysios miretur Græcia campos.*
(Virg., *Georg.*, I.)

vaux, a paru si ennuyeux à Platon et à Virgile, qu'ils n'ont trouvé, pour sortir d'embarras, d'autre ressource que de mettre une fin à ce bonheur et de ramener, par la filière des transmigrations pythagoriques, l'âme affranchie de sa félicité à toutes les misères de la condition terrestre. Quand, plus tard, les platoniciens du IV^e siècle, ces derniers défenseurs du paganisme, voulurent faire entrer dans la dévotion hellénique la pensée chrétienne de l'autre vie, et prescrivirent des prières pour ce monde et pour l'autre : « Vous demanderez donc, leur dit saint Augustin, la vie éternelle aux nymphes auxquelles vous ne demandez pas un verre de vin ? Bacchus, qui n'a pas un morceau de pain à donner à votre estomac, donnera la félicité du ciel à votre cœur ? Et ces dieux dont Varron fait le catalogue, tous confinés dans quelque département de la vie matérielle dont parfois ils s'acquittent fort mal, vous procureront la vie éternelle, dont Varron n'a donné la charge à aucun Dieu ? »

Maintenant, ce que ne faisaient ni les religions, ni les mystères, la philosophie le faisait-elle ? donnait-elle un sens plus précis aux vagues notions des mythologues sur la vie à venir ? Il ne semble même pas que l'idée complète de l'immatérialité des âmes ait été conçue bien nettement, soit par les mythologues, soit par les philosophes. Pour ceux-là, l'âme est une ombre, ou des mânes fugitifs ; pour ceux-ci, c'est quelque chose de plus léger que l'air, de plus subtil que la flamme, mais toujours ou presque toujours quelque chose qui tombe sous les sens². Du reste,

1. August., *de Civ. Dei*, VI, 1, 9.

2. L'idée de l'être purement spirituel paraît le plus souvent avoir échappé aux anciens. L'immatérialité de Dieu ne semble pas en général avoir été mieux comprise que celle de l'âme. « Croire à un dieu incorporel, dit Velleius dans Cicéron, c'est croire à un dieu dépourvu de raison et de sens. » Cic., *de Nat. deor.*, I, 12, 13.

l'âme, quelle que soit sa nature, a-t-elle une vie au delà de cette vie ? Cette question était un abîme plein de ténèbres. L'immortalité de l'âme était une thèse pour l'orateur plus qu'un dogme pour le philosophe ; on l'acceptait ou on la rejetait, selon les besoins de la cause. Caton et Thraséa¹, prêts à mourir, tâchaient de se la persuader ; Cicéron, pleurant sa fille, s'efforçait de la croire immortelle. Mais nulle certitude n'était acquise d'avance, nulle conviction n'était née chez ces hommes riches de tant de réflexions et de tant d'études².

1. Tacite, *Annal.*, XVI.

2. Ainsi Cicéron, plaidant pour Cluentius, nie l'immortalité de l'âme. Dans les *Tusculanes*, au contraire, il l'admet comme probable plutôt que comme certaine. Dans sa *Consolation*, après la mort de Tullie, il s'élève jusqu'à la notion de la spiritualité des âmes : « L'origine des âmes n'a rien de terrestre... leur nature n'a rien qui soit de la terre... nul principe qui tienne ou de l'air ou des eaux ou du feu... L'âme est céleste et divine, et, par conséquent, éternelle. » V. les passages cités par Cicéron lui-même. (*Tuscul.*, I, 27 et s.) et par Lactance (*Instit.*, I, 5 ; *de Ira Dei*, 10.) Polybe, au contraire, Épictète, (*ad Arrian.*, III, 13), Simonides (apud Stob. *Serm.*, 117) ne croient pas à l'autre vie. Plutarque : « Si le dire des anciens poètes et philosophes est véritable. » (*Consolatio ad Apollon.*, 29, 30.) Ailleurs, du reste, Plutarque est plus affirmatif (*Consol. ad uxor.*, 9 ; *de sera numinis vindicta*, 20 ; *de genio Socratis*, 22.) Le dogme de l'immortalité de l'âme était considéré comme l'opinion de quelques sages : ceux qui devaient mourir s'entretenaient « de la séparation de l'âme et du corps et de *placitis sapientium*. » (Tacite, *Annal.*, XVI, 19.) Tacite, parlant d'Agricola : « Si, *ut sapientibus placet*, locus est manibus piorum. » (*Vit. Agric.*, in fine.) Sénèque également, pleurant son cousin : « *Si sapientium vera fama est recipitque nos locus aliquis.* » (*Ep.* 63.) De même que Sulpitius, consolant Cicéron, disait : « *Si quis in inferis sensus est...* » (*Fam.*, IV, 5.) Je parlerai ailleurs de toutes les contradictions de Sénèque à ce sujet. Ovide parle également d'une manière dubitative. *Tristes*, III, 3, v. 5, et IV, v. 85 et s.

Une dernière preuve enfin que la notion de l'immortalité de l'âme n'avait pas dans le monde gréco-romain le caractère d'un dogme positif et généralement accepté, c'est le sentiment d'admiration et d'envie avec lequel les écrivains parlent des peuples chez lesquels ce dogme était universellement adopté. Tacite, parlant des Juifs : « Ils croient les âmes immortelles ; de là le désir de transmettre la vie, et le mépris avec lequel ils bravent la mort. » *Animas... æternas putant. Hinc generandi amor et moriendi contemptus...* (*Hist.*, V, 5, passage remarquable sous plus d'un rapport). Et Lucain, s'adressant aux Druides :

Ce qu'était dans l'antiquité le degré de foi à l'autre vie, les monuments funéraires qu'elle nous a laissés en si grand nombre le font bien connaître¹. L'antiquité, certes, n'est point matérialiste; la négation positive, dogmatique, nette, d'une vie après la mort, est rare sur les tombes païennes. Même le scepticisme épicurien qui, ne sachant trop que penser de l'autre vie, trouve plus sûre la possession de la vie présente et conseille d'en jouir à tout prix, ce sentiment-là n'est pas non plus celui qui domine. Au contraire, l'invocation des dieux mânes, les sacrifices et les libations prescrits, demandés, imposés en souvenir du mort, indiquent bien une foi implicite en la perpétuité de l'être humain. En outre, l'ornementation même de la tombe, par les allégories qu'elle renferme, rappelle souvent que la mort n'est pas sans espérance². La barque qui vogue vers le port; le phare qui lui montre sa route;

.....Vobis auctoribus umbræ
 Non tacitas Erebi sedes Ditisque profundi
 Pallida regna petunt : regit idem spiritus artus
 Orbe alio. — Longæ, canitis si cognita, vitæ
 Mors mediæ est : certè populi, quod despicit Arctos
 Felices errore suo, quos ille timorum
 Maximus, haud urget lethi metus ! Indè ruendi
 In ferrum mens prona viris, animique capaces
 Mortis, et ignavum redituræ parcere vitæ.

(*Phars.*, I.)

Les inscriptions sépulcrales attestent bien, du reste, combien étaient vagues, incertaines et diverses, les notions sur l'autre vie. V. Orelli 4471 et s.; Gruter, p. 304, 372, 385, 748.

1. Je donne dans l'Appendice, à la fin du volume, le texte de quelques-unes de ces inscriptions.

2. Je ne puis, au sujet de ces emblèmes, que renvoyer au chapitre de M. Ampère sur les monuments funèbres (*Hist. romaine à Rome*, II, 14, t. IV,) J'en extrais quelques indications qu'on trouvera dans l'Appendice à la fin du volume.

La figure de Bacchus, comme celles de Cérès, etc., rappelle les mystères et par suite l'immortalité de l'âme. Elle rappelle aussi l'ivresse ou l'extase éternelle (Μέθη ζωόνος.) Μέθη est souvent représentée personnifiée auprès de Bacchus.

l'enfant qu'un dauphin conduit au rivage; l'animal qui sommeille pendant l'hiver, pour se réveiller au printemps; le papillon surtout qui naît à la vie après avoir passé par la mort; les arbres à verdure éternelle, qui marquent l'éternité de l'existence humaine; l'image, tracée sur les tombeaux, des dieux même qui président à la vie; Bacchus, emblème de l'ivresse éternelle et extatique, qui est, dit-on, le partage des âmes sorties de leur corps : tous ces symboles témoignent d'une croyance à une vie hors de ce monde, telle probablement qu'elle s'enseignait dans les mystères.

Mais, par cela même que tout ceci se rattache aux mystères, il ne faut pas nous étonner si la parole est plus discrète que le ciseau; si l'on n'écrit pas ce que l'on dessine; si les regrets qui s'épanchent dans les épitaphes antiques avec une abondance touchante et naïve, se mêlent rarement d'une parole d'espérance. Il y a des exceptions qui appartiennent, ce me semble, à une époque un peu postérieure et déjà à demi éclairée de la lumière chrétienne. Ainsi on écrit sur la tombe d'un enfant : « Ma consolation est de te revoir quelque jour, et, ma vie achevée, de réunir mon ombre à ton ombre. » Ailleurs on prie les dieux « qu'il soit permis de retrouver avant peu ce bien-aimé ! » « J'attends mon époux, » dit une femme partie la première. Et une veuve s'écrie : « O mânes, soyez indulgents pour mon époux et faites qu'aux heures de la nuit, il me soit permis de le revoir¹. » La pensée va parfois jusque-là; mais, par cela même que la parole écrite est de sa nature plus affirmative, elle est moins hardie que le ciseau. D'ordinaire elle se contente de ces expressions vagues qui s'adressent à la cendre du défunt plutôt qu'à

1. V. les textes dans l'Appendice.

son âme, qui demandent l'inviolabilité de la tombe plus que la félicité du mort : *Au sommeil. — Demeure éternelle. — Que la terre te soit légère! — Adieu! Porte-toi bien!* (*ave, vale.*) Elle n'en dit pas plus, non parce qu'elle nie, mais parce qu'elle ne sait pas ou n'ose pas. Ces mânes qu'elle invoque sont-ils le mort qu'elle pleure ou le dieu gardien des morts? Cette vie à laquelle elle aime à croire, est-elle une vie heureuse ou malheureuse, sensible ou insensible? Ces libations sur le tombeau sont-elles un bienfait pour l'âme du mort, ou un simple rafraîchissement pour le souvenir des vivants? Rien n'est certain; tout est vague de l'autre côté du Styx; c'est la terre des ténèbres; les dieux mânes sont des dieux incertains et fabuleux¹. La religion dit peu de chose, la philosophie, pas beaucoup plus. L'âme humaine demeure donc avec ses instincts nobles et célestes, mais émoussés; avec son besoin d'espérance et la conscience de son immortalité, mais sans un appui solide pour son espérance, sans une notion claire de son immortalité.

Or, c'est la foi certaine en l'autre vie qui nourrit la piété du chrétien; elle lui apprend à vivre en lui-même et à converser avec Dieu : « *Nostra conversatio in caelis,* » dit saint Paul². Otez-la, et il ne demeure plus aucune élévation de l'esprit au-dessus des choses de ce monde, aucun désintéressement de la pensée, aucune trace de ce que nous appelons la vie intérieure, cette noble familiarité de l'homme avec Dieu. Aussi la conversation des âmes paternes était-elle toute sur la terre. L'âme dégoûtée d'elle-même, éprise des objets visibles, au lieu de se recueillir, s'efforçait de torir d'elle-même. Que chercher en elle, où ne pouvait se

1. Jàm te premet nox fabulæque manes.

(Horace.)

2. Phil., III, 20.

rencontrer ni une légitime espérance, ni un amour pieux, ni rien qui la consolât des choses du dehors? Ainsi les encouragements (sinon les craintes) de la vie future; ainsi le recueillement, la méditation, la paix intérieure, « l'interrogation d'une bonne conscience¹, » comme dit l'apôtre, manquaient également et à la vertu et à la piété du païen.

Voulez-vous juger combien la foi à l'autre vie était absente de la dévotion antique? Juvénal nous peint un malhonnête homme superstitieux, tâchant d'arranger sa religion avec son intérêt. De quoi se préoccupera-t-il? « Isis, » s'écrie-t-il (car cette déesse égyptienne était la grande déesse de la Rome d'alors), « Isis fera de moi ce qu'elle voudra; d'un coup de son sistre elle me rendra aveugle si elle le veut: aveugle, je pourrai encore tâter mes écus. Ce que je gagne vaut bien une phthisie, un abcès ou la perte de la moitié d'une jambe. Puis, la colère des dieux fût-elle bien redoutable, du moins est-elle tardive. S'ils doivent punir tous les criminels, mon tour ne viendra peut-être pas de sitôt? Peut-être même trouverai-je la divinité exorable. Car bien des gens commettent le même crime et ont des destinées toutes différentes: celui-ci est récompensé par la croix, celui-là par le diadème². » Mais se demande-t-il si les dieux, en tout

1. Petr., III, 21.

2. Hic putat esse deos et pejerat, atque ita secum :
Decernat quodecumque volet de corpore nostro
Isis, et irato feriat mea lumina sistro,
Dummodò vel cæcus teneam quos abnego nummos;
Et phthisis, et vomicae putres, et dimidium crus
Sunt tanti.
Ut sit magna tamen, certè lenta ira deorum est.
Si curant igitur cunctos punire nocentes,
Quandò ad me venient? Sed et exorabile numen
Fortassè experiar. Solet his ignoscere. Multi
Committunt eadem diverso crimina fato;
Ille crucem sceleris pretium tulit, hic diadema.
(Juvénal, XIII.)